

Béatrice tient une carte postale. Le Vieux-Port, 17 avril 1886, une inondation monstre à la suite d'embâcles sur la rivière des Outaouais. Les glaces fondent, se déversent dans le fleuve qui sort de son lit et envahit Montréal jusqu'à la gare Bonaventure, jusqu'au Square Victoria. Sur la photo d'époque, on voit des gondoles, des hommes en complet sur des radeaux de fortune, traversant le square Chaboillez devenu canal, à l'entrée de Griffintown. Tous regardent l'objectif, on imagine une accalmie momentanée dans le brouhaha de panique. Un silence. Une trêve.

Au dos de la carte, une adresse sur la 5^e Avenue, devant laquelle se trouve Béatrice. Un prénom: Lola. Depuis un mois, Béatrice en envoie tous les jours, comme pour préparer son arrivée. Des cartes, sans texte, des photos de Montréal, de Griffintown, où les deux femmes se sont vues pour la dernière fois il y a trois ans. Béatrice reste là, debout sur ce trottoir de Verdun, dans la fraîcheur matinale d'un 28 septembre qui sent la bruine et la terre froide. La transition.

Une lumière tout à coup s'allume dans la chambre à l'avant. Je pense que j'ai peur, se dit Béatrice. Une peur sournoise qui arrive sans s'annoncer, qui s'installe comme un mauvais voisin et qui commente, qui peste, qui empoisonne les plus beaux élans. Je pense que je suis terrorisée, mon amour. D'un coup c'est moi. D'un coup

je suis damnée. D'un coup la violence me suit comme un mauvais karma, pour me punir.

Elle imagine Lola, son corps chaud sous les couvertures, pareissant doucement avant de se lever. Elle sent déjà qu'en la retrouvant, tout le reste va lui revenir. Leur rencontre, l'amour dans la furie, un enchaînement d'événements improbables et chaotiques. Depuis trois ans, elle fuit ces souvenirs-là. Y revenir, affronter le gouffre : se rappeler, prendre à bras le corps les six mois que ça a duré. Assumer ça : elles sont tombées en amour en plein champ de mines, en pleine hécatombe. Je serai pas de taille. Le cœur fragile, le regard aux aguets, la gorge nouée. J'aurais préféré trouver ailleurs. Une autre histoire. Un commencement. Un roman dont je serais l'héroïne. Comme je l'ai toujours fait : changer d'adresse, de ville, changer de peau. Mais celle-là colle comme si elle avait épousé les contours intérieurs de mes côtes, de mes organes.

Elle s'assoit sur le trottoir, le nez levé vers les nuages blancs et duveteux qui voyagent rapidement en hauteur. Elle tourne la tête et l'aperçoit brièvement, à la fenêtre, ouvrant ses rideaux. Un amour qui plonge jusqu'aux tripes, qui rejoint les racines, qui perce le sommet du crâne et qui nous traverse de bord en bord. Soudainement, elle a l'impression de recommencer à respirer, de prendre une première bouffée d'air, d'avoir vécu dans un sas depuis trois ans.

Fragile. Fragile, et tellement puissante de cet amour-là.

Dès le premier texto, la barricade s'est mise en place. La vigilance. Ça lui revenait comme un réflexe de cowboy : sortir son arme. La sienne, la seule qu'elle ait jamais eue, le repli, la fuite. On imagine tout de suite des abus, des taloches, des brûlures de cigarette. Mais non, dans la maison de banlieue de Béatrice, cossue mais sans éclat, c'est la dépression qui grondait, la crise de larmes qui menaçait d'éclater à tout moment. C'était sa mère, et c'était lourd comme un ciel lourd. Et si Béatrice avait gardé un flair pour voir venir les situations de crise, sa sensibilité frôlait la réaction allergique. Tout déclenchait ses mécanismes d'évitement : la moindre émotion, le moindre nuage. Tout était potentiel de chantage et d'envahissement. Le trou noir n'était jamais loin.

Elle s'était dit qu'en ayant des enfants, les choses allaient être différentes, leurs émotions étaient si pures. Mais non. Régulièrement, elle devait s'échapper, prendre quelques jours, respirer ailleurs, en nature, là où aucun être humain ne pouvait la contrarier. C'est ce qu'elle avait trouvé de mieux à faire, et depuis qu'elle faisait garde partagée, c'était devenu plus facile. Elle fuyait, prenait la voiture, s'en allait n'importe où. Respirer.

Ce matin-là, ses épaules la faisaient souffrir, mais elle se sentait mieux, apaisée. Elle rentrait d'une semaine d'errance, elle avait dormi dans la voiture. Les enfants étaient revenus deux jours plus tôt, traditionnel vendredi

«pizza-cinéma», comme si de rien n'était. Fin de semaine sauce à spag, déguisements d'Halloween, l'automne battait son plein: la routine. C'était lundi, elle a éteint le réveil avant qu'il sonne. Depuis 5 h, elle traînait sous la couette dans la petite fraîche qui rentrait par la fenêtre. Elle se sentait d'attaque. 7 h 31, son plus jeune mangeait une toast au beurre de pinottes à la table de la cuisine, la plus vieille changeait de vêtements compulsivement dans sa chambre quand, tout à coup, le téléphone, un texto, numéro inconnu: un message audio. Les applications de chat venaient de faire leur apparition, c'était rare de chez rare, les textos sonores. Elle avait un cellulaire depuis à peine un an. Son premier réflexe, effacer le message. Mais non, Béatrice, come on. C'est sûrement une erreur, un mauvais destinataire. C'est-tu Steph qui pète une coche? Son ancienne amante, féroce et entêtée. C'est-tu Josiane, Christine? Une amie de l'université? Brigitte, Danielle? Une tante lointaine qui retontit de nulle part? Devant le miroir de la salle de bain, elle a voulu avoir l'air décontractée. Entre deux coups de brosse dans sa tignasse brune, elle a appuyé sur la flèche. À peine cinq secondes pour comprendre: un vacarme, des sons mats, des claquements, des cris, des gémissements. Un combat? Le haut-le-cœur. Arrêter, effacer. Revenir en arrière. Les Tupperware, les sandwichs au thon, les petits poissons, les morceaux de pommes. La radio, un peu plus fort. Enterrer le vacarme qui commençait à poindre. Un combat? Le temps qui presse: habille-toi, vite, les petits gants dépareillés dans le sac de linge d'hiver qu'elle vient de ressortir, demain, t'en auras deux pareils, la ruelle, ton

vélo qui traîne, les voisins, salut, ça va, le vieux tournesol, regarde, maman, il est plus grand que moi.

Béatrice mimait le calme, elle savait le faire. Elle s'était fait la promesse à un très jeune âge de ne pas être esclave de ses émotions. Surtout, ne pas devenir comme elle. Un pied devant l'autre, et recommencer. Mais la vague de fond. Les cris en sourdine. J'en ai même pas besoin, de ce cellulaire-là. Je sais pas pourquoi je l'ai pris. Crisse de patente, toujours ouvert. Comme si j'avais envie d'être suivie sans arrêt. Mais les questions, persistantes : mon père ? Ça a-tu rapport avec mon frère ?

Elle s'est rendue au bureau, elle a fait la vie comme elle la faisait d'habitude. Et personne n'a remarqué le trouble qu'elle cachait, puisque c'est ce qu'elle a toujours fait. Et quand ce n'est pas un trouble qu'elle cache, c'est une chanson, un amour secret, un plan surprise pour les enfants. Il faut toujours occuper l'espace intérieur et le protéger du reste, demeurer scindée. Ne rien laisser au hasard. La lutte entre l'appel au calme et l'énervement s'est poursuivie toute la journée. Elle se sentait pathétique, mais ça aussi, c'était comme d'habitude. C'est rien qu'un maudit message audio. Je suis tellement fêlée. Elle pensait à une stratégie, un moment pour l'écouter au complet : dans le métro, ses écouteurs, entourée d'inconnus. Comme un bulletin météo. Entre le souper et la vaisselle, sur le bord du comptoir, l'écran taché de ketchup. Mais elle savait bien, elle le sentait, ce serait vin rouge et clopes au milieu de la nuit. Une lutte à finir. Un vertige étouffé.

* * *

— Apporte-moi la chaise là-bas dans le coin, ma Simone. Y'en manque une. On va la mettre icitte.

Jackie avait le bagou des femmes qui ont bûché. Dans le sous-sol de l'église où elle organisait toutes les semaines une réunion des AA, elle traînait son corps massif et douloureux comme si c'était un sac d'épicerie : sans prétention et sans cérémonie. Ses épaules légèrement voûtées étaient dures comme du roc.

— Bon, viens-t'en, on va en fumer une dernière avant qu'y'arrivent.

Simone a pris son sac à dos et l'a suivie en laissant traîner ses bottes. Chaque fois qu'elle voyait matante Jackie, ça revenait comme un tic, ses allures de petite fille. C'était plus fort qu'elle. Elle avait le goût de mâchouiller ses mitaines en regardant par la fenêtre pendant des heures, avec le vacarme de matante Jackie en arrière, sa grosse voix, ses pas lourds.

— Enweye, la jeune, on va pas chauffer toute la rue ! On gèle dehors.

Jackie l'attendait dans le cadre de porte. Dans l'interstice, Simone voyait la nuit noire, le rayon jaune d'un lampadaire et les flocons de neige qui passaient devant comme des lucioles en chute libre. Elle est sortie derrière Jackie et a pris la cigarette qu'elle lui tendait.

— Faque tu fumes encore ? Je pensais que t'avais arrêté.

— Ouin. J'arrête, je recommence.

— Saint crime, tu devrais pas! Une fois que t'es débarassée, tu touches pus à ça, voyons!

— Matante, je voulais savoir, le bloc, là, c'est-tu obligé? On pourrait pas le garder? Je suis ben, j'ai pas envie de déménager.

— Simone, bonyenne, ça fait cinquante fois qu'on en parle. Y'a pu rien dans ce boutte-là. Pourquoi c'est faire que tu voudrais rester là? On va le vendre, pis tu vas pouvoir t'acheter un beau condo neuf quelque part.

— Mais j'en veux pas, de condo neuf, matante.

— Heille, t'as pu vingt ans! Tu vas pas habiter toute ta vie dans un bloc pourri qui sent le rat mort pis le vieux swing! Ça avait du bon sens y'a cinquante ans, c'te place-là, quand les gars se tapaient d'sus dans le ring au lieu de taper sur leu' femme. Mais on aurait dû le vendre ben avant. T'es restée pognée là, pis là, ben, t'as les pieds gommés dans' crasse. Oh, pis regarde tes mains. Mets des gants, ciboire, si tu veux taper su' des sacs! Tu t'es pas fait un petit chum, là? Falloir que tu penses à...

— Oh, please. Arrête.

Simone a jeté sa cigarette avec une pichenotte.

— Donne-moi encore un an. Anyway, le terrain va prendre de la valeur.

— Je l'sais ben, Simone. Mais toé, t'en prendras pas!

Elle a éclaté d'un gros rire gras, s'est étouffée un peu, puis a tapoté l'épaule de Simone.

— M'as t'en parler quand on va le mettre à vendre, oké? Pars pas en peur. C'est pas pour tu-suite. Faut que j'y aille. Les gars vont arriver. Bye, ma noire!

— Bye!

Simone s'est retournée vers la rue Wellington. Elle a fermé les poings dans ses mitaines, et a grimacé en sentant la peau de ses jointures écorchées se tendre douloureusement. Le vieux club de boxe, c'est tout ce qui lui restait. À une certaine époque, ça avait été un des lieux les plus fréquentés de Griffintown. Des hommes surtout, des jeunes, des galas, des batailles. Sa famille habitait au-dessus, dans un cinq et demie qui avait toujours plus ressemblé à un vestiaire qu'à une maison. Elle avait grandi dans le bruit des sacs, des ballons, des coups, des cordes, des gars qui crient, qui crachent, qui s'engueulent. Son père, Paul, l'avait entraînée à temps perdu, pour forger son caractère, qu'il disait, mais y'avait jamais eu de femmes dans le ring. Simone était, comme les autres, reléguée au rang de spectatrice, c'est surtout ça qui avait forgé son caractère. Elle regardait sa mère s'échiner pour les élever, elle et ses trois frères, sa mauvaise santé, sa toux chronique. Elle regardait son père leur taper dessus, tout le monde y passait sauf elle, quand il avait perdu ses paris, quand ses gars étaient pas de taille, quand il lui restait plus de mauvais whisky, ou qu'il en avait trop, c'était selon. Elle regardait ses frères essayer de tirer leur épingle du jeu, entre deux taloches. Elle regardait les enfants de l'école privée où ses parents avaient insisté pour l'inscrire qui avaient une vie impossible à comprendre, entre leurs consoles de jeux vidéo et leurs voyages de ski. Pis elle regardait les gars dans le ring. Des heures de temps. Spectatrice.

Jusqu'au jour où tout avait explosé. D'un coup. Une série de défaites, de paris désastreux. Une montagne de

dettes. Un soir, le shylock de son père était venu avec ses bonzes, et ils avaient tout cassé. Après, c'est comme si plus rien n'avait retrouvé sa place. Le soir même, le corps meurtri par la raclée qu'elle s'était prise, sa mère était partie à l'hôpital pour plus jamais revenir. Ses frères s'étaient poussés quelques jours plus tard, n'importe où sauf là où leur père tempêtait de sa déconfiture dans une furie monumentale qui avait fini par l'avalier. Un matin, six jours à peine après la visite du shylock, Simone s'était retrouvée toute seule au club de boxe, sur la petite rue Murray en plein cœur d'un Griffintown qui se vidait déjà. Elle avait quatorze ans. Elle n'a jamais su ce qui était arrivé à son père, s'il s'était fait démolir en voulant se venger de son shylock, s'il s'était sauvé quelque part, s'il s'était ramassé en prison. Ses frères, sans surprise, avaient trouvé un substitut : ils étaient allés se battre dans la cour du shylock, comme si l'important, c'était avant tout de gagner ses paris.

Matante Jackie avait voulu la prendre chez elle, mais Simone avait refusé. Le club de boxe, c'est tout ce qui lui restait. Et vingt ans plus tard, c'était encore vrai. Toute sa vie durant, elle était à peine sortie du quartier. Elle allait voir sa tante dans Verdun, elle allait travailler comme cuisinière dans un centre de vieux, dans Pointe-Saint-Charles, mais ça s'arrêtait là. Elle longeait le canal tous les jours, depuis toute petite, comme elle le longeait ce jour-là pour la millième fois. Ses pas grinçants dans la neige. Ses poings serrés. Matante Jackie, qui était propriétaire du club depuis qu'elle l'avait racheté à son père pour des pinottes, avant qu'il disparaisse, avait décidé de

le vendre, maintenant qu'y'avait enfin des acheteurs potables. Il serait démoli, évidemment, mais y'avait du gros cash à faire, d'après ce qu'on lui avait dit.

Spectatrice. Ça lui revenait comme un ver d'oreille qui rend fou. « Reste là. Regarde, Simone. Observe. » Un hoquet qui part jamais. Elle le sentait dans son ventre, dans sa gorge, la vieille rengaine qui allait finir par finir par toute lui prendre sans qu'elle ait jamais un cri de mot à dire. Spectatrice. En traversant le viaduc, elle rêvait déjà de frapper dans le sac de toutes ses forces, de mimer les gestes d'un combat, même perdu d'avance, même sans adversaire, sauf le monde entier qui rageait contre ses tempes.

Une nausée lui montait à la gorge. Elle a craché et, en se tournant vers l'est, elle a cru voir, sous le pont de l'autoroute Bonaventure, un point noir qui se déplaçait sur la glace. Elle s'est arrêtée, l'a fixé un moment, puis est descendue sur la piste cyclable, et a marché en dessous de la track pour rejoindre le bassin Peel. En tournant le coin, elle l'a vu : un homme se tenait debout sur le canal gelé. Il s'est immobilisé comme s'il l'avait entendue, même si elle était à une bonne centaine de mètres. Il regardait vers elle. Simone a recommencé à marcher en lui jetant des coup d'œil obliques. Il restait là, dans le vent qui balayait la neige. Simone savait que la glace était plus mince qu'on pouvait le croire, qu'elle pouvait fendre, qu'elle dégelait parfois, après deux ou trois jours de redoux. Mais l'homme restait là, immobile, et Simone a finalement continué sur Peel en direction d'Ottawa en souriant presque. Un hurluberlu suicidaire, ça avait

l'avantage d'être divertissant. Elle y retournerait demain, voir si la glace était craquée.

Ce soir-là, la froideur en elle a mis des heures à disparaître. Elle avait jamais frappé personne, même pas en entraînement. Sa rage passait exclusivement sur des sacs, sur des pads, sur ses doigts qui saignaient à rien, sur tous ses muscles qui se gorgeaient d'acide, tous ses tendons enflammés à répétition. La douleur, la sienne, comme une sensation de dernier recours : au moins, au moins sentir quelque chose, avoir une impression, aussi vaine soit-elle, de contrôle. La corde, de longues minutes. Déjà l'angoisse qui baisse la voix, la respiration qui s'aligne sur les palpitations, la sueur qui perle. Les barres, les squats, les sit-ups, les lunges, les push-ups. L'esprit se libère. Les mouvements s'enchaînent. Shadow, les feintes, les coups, les déplacements. Le jeu prend au corps, qui répond, au quart de tour. Le sac. Des fois, elle mettait des gants. Ou au moins des straps. Et des fois, elle frappait à mains nues, quand elle avait besoin que ça saigne.

Après, la fatigue. Le bain froid, la glace. Et souvent, le lendemain matin, la honte. Ça recommençait comme ça, en fait. Se sentir ridicule d'avoir autant sacrifié dans un leurre de combat, avoir mal, avoir mal, et savoir pertinemment que rien n'a changé. Se préparer au travail, humiliant. Et savoir que durant la journée, la seule chose qui adviendra, c'est le retour de la colère. De l'envie de frapper.

Ce matin-là, par contre, elle a ouvert les yeux sur son appartement vide et elle a imaginé des flammes. Elle a imaginé des explosions. Elle a imaginé un chaos qui enfin

consumerait tout. Elle a entrevu la fin d'un cycle de survivance qui ratait sa cible depuis toujours. S'il fallait vendre, s'il fallait que le club soit démoli, elle ne serait pas spectatrice. Elle avait déjà des tonnes de scénarios en tête qui finissaient tous de la même manière : un grand carnage.

En se rendant au travail, elle a voulu très fort qu'y'ait un trou dans la glace. Ou que l'homme soit encore là. Qu'il se soit passé quelque chose comme un événement qu'elle aurait pressenti, qui l'aurait impliquée d'une quelconque façon.

Mais non. Rien.